



HAL
open science

Faire l'amitié au Moyen Âge

Damien Boquet

► **To cite this version:**

Damien Boquet. Faire l'amitié au Moyen Âge. Critique : revue générale des publications françaises et étrangères, 2007. halshs-03164803

HAL Id: halshs-03164803

<https://shs.hal.science/halshs-03164803v1>

Submitted on 10 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

28. Faire l'amitié au Moyen Âge

Damien Boquet

On peut voir aujourd'hui au musée archéologique d'Istanbul une pierre tombale qui se trouvait à l'origine dans l'église du couvent dominicain de Galata. La sépulture accueillait les dépouilles de deux chevaliers anglais, Guillaume de Neuville et Jean de Clanvowe, morts à quelques jours d'intervalle en octobre 1391. Une notice nécrologique de la *Chronique de Westminster* précise qu'après la mort de son ami Jean, Guillaume éperdu de douleur resta inconsolable (*inconsolabiliter dolens*), refusa de s'alimenter et mourut peu après. Le motif sculpté qui orne la pierre de leur tombe commune laisse apparaître deux heaumes disposés de profil, face à face, qui se touchent presque en leur extrémité au niveau de la fine incision de la visière. À la base, les écus des chevaliers sont placés de façon symétrique. On remarque que leurs armes sont identiques, à l'exemple de ce que montrent certaines tombes d'époux contemporaines. Au milieu du XV^e siècle, un étudiant féru d'héraldique notera qu'un tel choix caractérise les chevaliers devenus « frères jurés » (*sworn brothers*) par amour.

In vita conjuncti. In morte non divisi

Cet exemple ouvre et fonde le livre posthume d'Alan Bray, *The Friend*, dont le manuscrit était tout juste achevé au moment de sa mort le 25 novembre 2001. Mark Jordan s'est généreusement chargé de réviser le texte, de mettre en forme les notes et la bibliographie, permettant une parution rapide de l'ouvrage, que Bray présente dans son introduction comme la continuation de son premier livre, *Homosexuality in Renaissance England* paru vingt ans plus tôt¹. Ce précédent livre s'intéressait à l'incompréhension sociale de l'intimité masculine ; *The Friend* au contraire étudie des formes admises et même familières d'intimité entre personnes de même sexe. À cette fin, Bray mène une douzaine d'enquêtes microhistoriques autour de ces sépultures conjointes (presque exclusivement masculines) dans l'Angleterre du XI^e au XIX^e siècle qu'il qualifie de « société traditionnelle », structurée par la religion et des solidarités circonscrites, qui correspond si bien au long Moyen Âge de Jacques Le Goff, avant que n'émerge progressivement, à partir du XVII^e siècle, la « société civile » décrite par Locke avec sa morale universelle et une nouvelle conception d'une « amitié morale » ouverte à toute l'humanité (Kant)².

¹ Londres, Gay Men's, 1982

² La rupture introduite par Kant par rapport à la tradition dans la théorie de l'amitié, idée que défend Bray, est source de débat. Elle est confirmée par J.-Ch. Merle, « L'amitié dans les limites de la simple morale. L'amitié kantienne envers l'humanité », dans J.-Ch. Merle et B.N. Schumacher (éd.), *L'Amitié*, Paris, PUF, 2005, p. 63-87.

Bray fait ainsi entrer en résonance cette pratique de la sépulture conjointe avec des témoignages de cérémonies de vœux d'amitié et de fraternité jurée. Un des intérêts majeurs du phénomène, outre son inscription dans la longue durée, est son lien étroit avec la religion, plus exactement avec l'église comme espace cérémoniel et d'inhumation, et le sacrement de l'eucharistie comme nœud du serment de fraternité. Pour exemple, ces deux chevaliers de l'armée d'Henri V, Nicolas Molyneux et Jean Winter, qui devinrent « freres darmes en leglise de Saint Martin de Harefleu [Harfleur] » le 12 juillet 1421, ou encore les ducs Louis d'Orléans et Jean de Bourgogne qui le 20 novembre 1407 « jurerent bon amour et fraternité par ensemble » avant d'entendre la messe et de recevoir conjointement l'eucharistie. Comment interpréter ces inhumations conjointes et ces rituels de fraternité jurée, toujours accompagnés de témoignages d'amour ou d'amitié fidèle ? Bray met en garde contre une interprétation anachronique de ces pratiques qui seraient évaluées à l'aune de notre conception privée du lien amical. Méthodiquement, pour chaque cas étudié, il s'attache à démontrer qu'il s'insère dans des stratégies d'alliances, le plus souvent familiales, qui visent à conforter une position sociale, à accroître une influence ou à régler un conflit. Amitié et fraternité jurée, manifestées publiquement et scellées dans les sanctuaires chrétiens, sont des outils, utilisés par des familles ou des groupes d'alliés pour négocier les dangers d'une société aux équilibres sociaux incertains. Moins repérables dans les sources que les stratégies matrimoniales, les amitiés déclarées participent des diverses formes de parenté volontaire créant des liens et des obligations.

On peut gager que *The Friend* fera date, notamment parce qu'il s'agit de la première synthèse historique sur l'amitié, qui englobe près de dix siècles. L'angle d'approche peut paraître pointu, le traitement de la question parfois pointilliste, il n'empêche qu'on est face à une appréhension globale sans précédent du discours de l'amitié dans une société occidentale. C'est la pertinence de ce projet que je voudrais souligner, en l'étayant grâce à l'apport de quelques publications complémentaires, la plupart postérieures à la date d'achèvement du manuscrit.

Négocier l'amitié

L'amitié, durant les périodes médiévale et moderne, qualifie une relation sociale (une « communication de vie », dirait Thomas d'Aquin) capable d'épouser toute la diversité des affinités humaines, depuis l'alliance politique jusqu'à l'union sentimentale. Pour l'historien, cette étendue, bien supérieure à la valorisation contemporaine du lien amical, fait tout à la fois son intérêt et sa difficulté, notamment lorsqu'il s'agit d'appréhender l'entrelacs du privé et du public, du ressenti intime et de l'intérêt calculé qui, s'ils ne sont pas devenus étrangers à la mentalité contemporaine, se trouvent du moins marqués du soupçon de la mésalliance et de l'artifice. Dès lors, l'amitié traditionnelle à laquelle s'attache Bray alimente la réflexion d'au moins quatre domaines de la recherche historique : l'histoire des stratégies de pouvoir et techniques de gouvernement ; une histoire plus anthropologique de la parenté artificielle ; une

histoire de la sexualité dominée par les *gay/lesbian/queer/gender studies* et enfin, plus récemment, dans le sillage des *cultural studies*, une histoire des émotions et sentiments. Cette dernière approche a beaucoup porté jusqu'à présent sur les discours normatifs et les codifications. Bray rappelle à plusieurs reprises l'empreinte du *De Amicitia* de Cicéron qui constitue, pendant toute la période, la première référence de toute rhétorique de l'amitié, avec ses principes de bienveillance réciproque, d'accord des volontés orientées vers la vertu et d'égalité. Il faudrait ajouter – apport de poids – un accès direct de l'Occident à partir du milieu du XIII^e siècle aux livres VIII et IX de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote, traitant spécifiquement de l'amitié, grâce à la traduction latine de Robert Grosseteste³. C'est ainsi que l'amitié selon Aristote va donner lieu dans les milieux universitaires à de nombreux commentaires dont on commence à explorer l'immense richesse⁴. Aristote confère une grande importance, on le sait, à la dimension politique de l'amitié. Or, tout au long du Moyen Âge, l'amitié est un élément important de la négociation des équilibres politiques, des techniques de gouvernement et, plus largement, des stratégies d'autorité et de pouvoir, à quelque échelle que ce soit. On constate ainsi que dès la période mérovingienne, et même avant, le discours de l'*amicitia* vient en renfort pour sceller des alliances⁵. Il consacre également le règlement d'un conflit, par un *fedus amicitiae*, un pacte d'amitié qui peut être validé par un serment. De la même façon, une rupture d'alliance, qui peut mettre deux familles ou groupes d'alliés en état de conflit (la faide), se définit comme une inimitié (*inimicitia*). Une des fonctions du discours de l'amitié, avec la rhétorique de l'affection et de la fidélité réciproque qui l'accompagne, est de créer une relation en apparence moins formelle et hiérarchique. L'amitié peut signifier également une solidarité naturelle entre deux groupes sociaux, par exemple celui des puissants laïcs et celui des communautés religieuses⁶. À l'époque féodale, l'*amicitia* valide les obligations réciproques résultant de l'hommage tout en atténuant la dimension de subordination du vassal, elle sert les deux parties en stabilisant la relation⁷. L'*amicitia* apaise la contrainte inhérente aux rapports de force. Elle agit ainsi en raison de l'égalité symbolique qu'elle crée, mais aussi parce qu'elle enveloppe le strict lien de pouvoir dans le lien affectif⁸. La question pour l'historien est alors moins de savoir si le discours

³ Pour une présentation philosophique concise, voir la notice « amitié » dans R. Imbach et I. Atucha, *Les Amours plurielles. Doctrines médiévales du rapport amoureux de Bernard de Clairvaux à Boccace*, Paris, Éd. du Seuil, 2006, p. 293-296.

⁴ Grâce aux recherches de B. Sère, *Penser l'amitié au Moyen Âge. Étude historique des commentaires sur les livres VIII et IX de l'Éthique à Nicomaque (XIII^e-XV^e siècle)*, Brepols (à paraître).

⁵ Voir R. Le Jan, « Le lien social entre Antiquité et haut Moyen Âge : l'amitié dans les collections de lettres gauloises », dans Cl. Gieffers (éd.), *Akkulturation. Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese*, Berlin, De Gruyter, 2004, p. 528-546 et *La Société du haut Moyen Âge, VI^e-IX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 246-252.

⁶ Voir la rigoureuse étude de F. Mazel, « Amitié et rupture de l'amitié. Moines et grands laïcs provençaux au temps de la crise grégorienne (milieu XI^e -milieu XII^e siècle) », *Revue historique*, 307/1 (2005), p. 53-95.

⁷ Voir K. van Eickels, « *Homagium* and *Amicitia* : Rituals of Peace and their Significance in the Anglo-French Negotiations of the Twelfth Century », *Francia*, 24/1 (1997), p. 133-140.

⁸ Ce que refuse d'envisager G. Althoff, « Friendship and Political Order », dans J. Haseldine (éd.), *Friendship in Medieval Europe*, Stroud, Sutton Publishing, 1999, p. 92. En comparaison, voir l'analyse de la dimension affective de l'amitié vassalique dans L. Macé, *Les Comtes de Toulouse et leur entourage, XII^e - XIII^e siècle. Rivalités, alliances et jeux de pouvoir*, Toulouse, Privat, 2000, p. 252-261.

convoqué correspond à un ressenti intime que de chercher à comprendre comment fonctionne un sentiment public. Il convient ici de mettre en parallèle *The Friend* avec les travaux, fondateurs pour la médiévistique, de Stephen Jaeger sur l'amour aristocratique⁹. Le fait que Bray ne se réfère pas à Jaeger ne vient que renforcer la pertinence de la thèse partagée. Selon ce dernier, les déclarations et démonstrations passionnées d'amour ou d'amitié entre nobles, que ce soit dans les milieux curiaux ou monastiques, ne sont ni une mise en scène hypocrite d'affects privés instrumentalisés à des fins politiques, ni des propos érotiquement ambigus. Au contraire, l'amitié passionnée signifie aux yeux de l'assistance la noblesse d'âme des grands et des lettrés. L'amour public ennoblit et la noblesse fortifie la vertu. C'est aussi pourquoi le soupçon d'homosexualité se dissipe : car seul le vulgaire, incapable de cette maîtrise supérieure de soi, peut se laisser submerger par les mauvais désirs des amours charnelles. L'affection publique est un miroir aristocratique.

L'un des mérites de *The Friend* est de renverser la démarche en enquêtant sur plusieurs couples d'amis connus par des sources qui mettent en exergue ce qui apparaît au premier abord comme une stricte relation privée. Minutieusement, Bray montre que cette relation construite sur une rhétorique de l'affection désintéressée n'est pas détachée des affaires du monde, mais sert tout un jeu de protections et d'alliances. Mieux encore, l'intimité affective possède sa propre efficacité publique. En effet, si le lien amical aide à fonder et à fortifier une position sociale, la rhétorique de l'affection qui l'accompagne est une protection contre la fragilité de l'amitié elle-même, toujours exposée à une rupture. L'affection affichée capte l'honneur des protagonistes. Car c'est une autre caractéristique historique de l'amitié que d'exiger des signes manifestes¹⁰. De même qu'il n'est point d'amitié unilatérale, il n'est point d'amitié muette. Les preuves d'amitié ne sont pas seulement rhétoriques, elles sont aussi physiques. Ces actes ritualisés sont bien connus, tels le baiser de paix (que la position des deux heaumes de Guillaume Neville et Jean Clanvowe évoque clairement), le banquet ou encore le partage de la même couche. Ces actes ressortissent à la fois de la convivialité et de l'intimité, marquant par la promiscuité des corps la concordance des intérêts. Bray a parfaitement saisi l'importance de la polysémie du baiser sur la bouche, tout à la fois geste d'affection, déclaration de paix et communion religieuse ; son efficacité symbolique tient justement à l'imbrication de ces significations¹¹. Embrasser son ami, manger, boire, dormir avec lui expriment un don symbolique de son corps, un acte d'abandon qui manifeste aux yeux de tous l'intention de paix. Ce don du corps de l'ami, Bray le rapproche très justement du don symbolique du corps du Christ dans l'eucharistie, sacrement qui vient sceller les cérémonies de fraternité jurée, avant que les couples d'amis n'attendent côte à côte dans un tombeau commun la résurrection de la

⁹ Voir S. Jaeger, « L'amour des rois : structure sociale d'une forme de sensibilité aristocratique », *Annales ESC*, 3 (1991), p. 547-571 et *Ennobling Love. In Search of a Lost Sensibility*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1999. Dans le prolongement de ses recherches sur les émotions, voir S. Jaeger et I. Kasten (dir.), *Codierungen von Emotionen im Mittelalter*, Berlin, De Gruyter, 2003.

¹⁰ Voir B. Sère, « De la vérité en amitié. Une phénoménologie médiévale du sentiment dans les commentaires de l'*Éthique à Nicomaque* (XIII^e-XV^e siècle) », *Revue historique*, 314/4 (2005), p. 793-820.

¹¹ La synthèse sur le baiser que Bray appelle de ses vœux existe, voir Y. Carré, *Le Baiser sur la bouche au Moyen Âge. Rites, symboles, mentalités, XI^e-XV^e siècles*, Paris, Le Léopard d'Or, 1992.

chair. L'amitié participe ainsi de cette économie morale du don qui joue un rôle si important dans les équilibres sociaux, non seulement sous la forme matérielle de la donation, mais aussi dans le don physique de soi qui existe sous diverses formes au Moyen Âge¹².

Une parenté élective

L'amitié n'est pas seulement une forme complémentaire de lien social à côté de la parenté, elle peut y être étroitement intégrée. En témoigne l'imagerie conjugale que manifestent plusieurs monuments funéraires d'amis, ou encore l'analyse des cérémonies de fraternité jurée. Le rituel est bien connu pour Byzance, même si les interprétations qui en ont été données sont très divergentes¹³. Il se prolonge au-delà des siècles et semblait encore pratiqué au début du XX^e siècle en Europe centrale et méridionale sous la forme des « compères de Saint-Jean »¹⁴. Quoi qu'il en soit, sa version occidentale est nettement moins formelle. Il existe bien un *ordo ad fratres faciendum*, un rituel latin élaboré par les frères franciscains de Dalmatie, sur le modèle du rituel slave, à la fin du XIV^e siècle. Rien ne montre cependant que ce rituel ait jamais servi de cadre à la fraternité jurée en Europe de l'Ouest. La fraternité spirituelle peut certes être célébrée lors d'une cérémonie : engagement public à la porte de l'église, célébration eucharistique. Des auteurs en témoignent, comme Géraud de Barri au XII^e siècle, qui sur le ton de la satire dénonce cette pratique, pour lui propre aux Irlandais, des vœux de fraternité spirituelle (*compaternitas*) confirmés par une messe, créant ainsi un lien d'amitié (*amicitia*) qui unit les deux hommes comme lors d'une promesse de mariage (*desponsatio*). Le plus souvent, cependant, les textes se contentent de constater incidemment un lien de fraternité jurée, sans autre explication, comme s'il s'agissait d'un état connu de tous. C'est le cas par exemple de la chronique de l'abbaye d'Oseney, près d'Oxford, qui évoque à la fin du XIII^e siècle le souvenir des frères jurés (*fratres jurati*) Robert d'Oilly et Roger d'Ivry qui accompagnèrent Guillaume dans la conquête de l'Angleterre. Il en va de même dans une chronique du règne d'Edouard II, qualifiant de « pacte de fraternité » (*fraternitatis fedus*) le lien qui unissait le roi à son conseiller Piers Gaveston ; et Jacques I^{er} n'hésitait pas à comparer son amitié avec le duc de Buckingham à un mariage. En arrière-plan de ces amitiés exceptionnelles, il y a le motif littéraire très répandu de l'amitié masculine indéfectible. On pense surtout aux multiples versions du populaire roman *Ami et Amile* qui raconte les tribulations de deux chevaliers, jumeaux spirituels prêts à tous les sacrifices au nom de leur pacte d'amitié (*fedus amicitiae*) et qui, au terme simultané de leur vie, se font enterrer dans le même tombeau.

¹² Voir Ch. de Miramon, *Les « donnés » au Moyen Âge, une forme de vie religieuse laïque v. 1180-v. 1500*, Paris, Cerf, 1999.

¹³ Comparer J. Boswell, *Les Unions du même sexe dans l'Europe antique et médiévale*, Paris, Fayard, 1996 avec E. Brown (éd.), « Ritual Brotherhood in Ancient and Medieval Europe : a Symposium », *Traditio*, 52 (1997), p. 261-381.

¹⁴ Voir A. Fine, *Parrains, marraines. La parenté spirituelle en Europe*, Paris, Fayard, 1994, p. 127-163 et les travaux d'A. Guerreau-Jalabert.

Plus largement, l'amitié est au fondement des différentes expressions de la parenté volontaire : le mariage, bien entendu, forme la plus visible et structurante socialement¹⁵, mais aussi la parenté autour du baptême (parrainage, compérage) ou des fiançailles. La conséquence est qu'un même individu vivait dans ce que Bray appelle une « pluralité de familles », où l'éthique de l'amitié servait de code de bonne conduite. En retour, le lien accepté de la parenté élective créait les obligations de l'amitié. On perçoit dès lors très bien comment la société occidentale du long Moyen Âge se présente comme une civilisation de l'amitié (et de l'inimitié) puisque l'amitié traverse, sans solution de continuité, tous les cercles de sociabilité : groupes d'alliés, parents réels (qu'on appelle parfois « amis charnels »), parents artificiels. Le fait même d'appartenir à la communauté chrétienne crée une « amitié spirituelle », ainsi que le développe au XII^e siècle le cistercien Aelred de Rievaulx dans un traité qui porte ce titre. Selon Bray, Aelred porte à son plus haut niveau l'idée d'une parenté spirituelle acquise par le baptême et réitérée dans le sacrement de l'eucharistie¹⁶.

Une histoire sentimentale de l'homosexualité

La plus belle preuve d'amitié que puisse donner un homme, dit Aelred, c'est d'offrir sa vie en sacrifice pour son ami. Mais peut-on mourir d'amitié comme on meurt d'amour ? Le même Aelred avoue avoir souhaité ne pas survivre à la mort de son ami Simon. Et le noble chevalier Guillaume de Neville ne s'est-il pas précisément laissé mourir d'amitié pour son ami Jean Clanvowe ? Inévitablement se pose la question de la nature de l'intimité affective du couple d'amis. Étaient-ils amants ? Bray commence par rappeler prudemment que cette question est sans doute plus cruciale pour *nous* que pour les contemporains eux-mêmes. Il a la même conviction que Foucault : c'est au moment où l'amitié comme rapport social entre en crise que l'homosexualité devient un problème de société. En tout cas, jusqu'au XVII^e siècle, il ne semble guère y avoir d'hésitation : l'amitié vertueuse est un mariage des âmes, non des corps, et la rhétorique homoérotique qui galvanise le rapport amical ne prête pas à suspicion, ou bien alors sur le mode de la satire que nul ne saurait prendre au sérieux. Plutôt que de poser frontalement la question de la sexualité, Bray interroge le discours de dénonciation des amitiés perverses. La figure du sodomite apparaît alors comme le double sombre de l'ami vertueux. Il y a bien un effet de symétrie morale entre la sodomie et l'amitié, tout comme entre le vice et la vertu. C'est ainsi que les détracteurs de Piers Gaveston expliquent son influence néfaste sur le roi Édouard II par l'inclination sodomite (*vitio sodomitico*) de ce dernier, alors qu'un roi doit un égal amour à tous ses sujets. La

¹⁵ Bray émet l'idée qu'à l'époque moderne, il n'est de sexualité légitimée dans l'amitié que dans le cadre du mariage. Son intuition est confirmée par les travaux de M. Dumas : voir d'abord *La Tendresse amoureuse, XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Pluriel, 1996, p. 94-118, puis *Le Mariage amoureux. Histoire du lien conjugal sous l'Ancien Régime*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 96-104, avec cette lumineuse sentence de Jean de Marconville en 1564 : « Il n'est point de telle amitié au monde que l'amitié conjugale. »

¹⁶ Sur le *De Spiritualis amicitia* d'Aelred, je me permets de renvoyer à mon livre *L'Ordre de l'affect au Moyen Âge. Autour de l'anthropologie affective d'Aelred de Rievaulx*, Caen, Publications du CRAHM, 2005, p. 275-323. Pour les siècles postérieurs, sur les rapports entre l'amitié et le christianisme, voir L. Gowing, M. Hunter, M. Rubin (éd.), *Love, Friendship and Faith in Europe 1300-1800*, New York, Palgrave Macmillan, 2005.

sodomie n'est pas une tare de l'amitié, elle est tout à la fois trahison et négation de l'amitié. Si le soupçon de sodomie peut venir aisément, c'est moins en raison de l'ambiguïté propre de l'intimité physique des amis qu'à cause de la fragilité morale intrinsèque de l'amitié.

C'est ainsi également que Bray interprète le *Livre de Gomorrhe*, brûlot écrit par le zélote Pierre Damien au milieu du XI^e siècle qui forge la notion même de *sodomia*. On est alors à l'orée d'une grande entreprise de réforme de l'Église, qui se concrétise par un accroissement de la distinction entre les laïcs et les clercs à qui Rome tente d'imposer non seulement le célibat mais une absolue chasteté. Dans ce nouveau contexte, *L'Amitié spirituelle* d'Aelred de Rievaulx propose aux moines un modèle de sociabilité vertueuse, alors que le *Livre de Gomorrhe* de Pierre Damien serait son pendant au négatif, une mise en garde face aux conséquences du non-respect de la nouvelle morale sexuelle. Mais là non plus, il ne faut pas se méprendre sur le sens donné au vice de sodomie. La sodomie n'est pas l'expression d'une identité individuelle, mais celle toujours possible en chacun d'une déviance monstrueuse, une négation de l'ordre vertueux des choses, sur le plan de la morale sexuelle certes, mais aussi religieuse ou politique. C'est pourquoi le juriste Edward Coke peut encore écrire, au début du XVII^e siècle, que la sodomie est un « crime de lèse-majesté, un péché horrible commis contre le roi, aussi bien le roi céleste que le roi terrestre ».

La construction en miroir de l'amitié masculine et de la sodomie dans les sociétés traditionnelles est un apport majeur de *The Friend*, confirmé par l'historiographie récente¹⁷. À la marge, cependant, certaines questions demeurent qui alimentent un riche débat¹⁸. Une des caractéristiques de l'amitié traditionnelle est sa fragilité, le risque permanent qu'elle ne se transforme en inimitié. Dès lors, selon Bray, la proximité physique des amis, l'expression publique du sentiment sont des garanties quant à la valeur de l'engagement, sans qu'il faille assigner une quelconque dimension sexuelle à cette érotique de l'amitié. Néanmoins, cette même fragilité de l'amitié, qui exige de réitérer constamment le contrat synallagmatique, fait que le risque de rupture n'est jamais très loin, ni l'arme diffamatoire privilégiée qu'est l'accusation de sodomie. Que le moindre grain de sable se glisse dans les rouages du pacte d'amitié, et le baiser de paix de l'ami spirituel se mue en désir concupiscent du sodomite¹⁹. C'est donc reconnaître que l'érotique amicale contient en soi une potentialité sexuelle. Il n'est pas aisé de séparer aussi nettement amitié et sexualité, cette dernière ne se réduisant pas à l'acte sexuel.

¹⁷ Sur l'amour d'amitié aristocratique, voir S. Jaeger, *Ennobling Love, op. cit.*, et, sur la catégorie de sodomie, voir M. Jordan, *The Invention of Sodomy in Christian Theology*, The University of Chicago Press, 1997.

¹⁸ L'analyse la plus fine de l'« ambiguïté analytique » au cœur de *The Friend* est celle V. Traub, « Friendship's Loss : Alan Bray's Making of History », *GLQ*, 10/3 (2004), p. 339-365.

¹⁹ Cette culture du soupçon a une histoire déterminée par les exigences ascétiques de la réforme grégorienne et son souci de contrôle de l'éthique féodale. Pour une approche suggestive, voir M. Kuefler, « Male Friendship and the Suspicion of Sodomy in Twelfth-Century France », dans S. Farmer et C. Braun Pasternak (éd.), *Gender and Difference in the Middle Ages*, University of Minnesota Press, 2003, p. 145-181. À prolonger par R.E. Zeibowitz, *Homoeroticism and Chivalry : Discourses of Male Same-Sex Desire in the 14th Century*, New York, Palgrave Macmillan, 2003.

The Friend est un livre d'historien motivé par un questionnement philosophique sur ce que Bray considère comme une crise de l'amitié dans les sociétés modernes, celle-ci n'assumant plus son rôle social. C'est aussi un livre qui interroge l'historicité de l'homosexualité et permet de prendre un recul critique vis-à-vis des *gay studies*²⁰. Aujourd'hui qu'il est solidement acquis que la catégorie d'homosexuel est une construction sociale et culturelle récente (moins de deux siècles), il convient de prendre garde que le constructivisme social et le relativisme culturel ne pulvérisent pas les identités affectives et sexuelles, ne les dématérialisent pas totalement en tant qu'objet historique²¹. Ainsi, de même que l'histoire de l'amour conjugal contribue à l'histoire de l'hétérosexualité, de même l'histoire du sentiment amical participe (aussi) d'une histoire de l'homosexualité²².

²⁰ Dans le même sens, il faut signaler M. Kuefler (éd.), *The Boswell Thesis. Essays on Christianity, Social Tolerance, and Homosexuality*, The University of Chicago Press, 2006.

²¹ Voir les propositions de D. Halperin, *How to Do the History of Homosexuality*, The University of Chicago Press, 2002.

²² Pour une approche concernant le premier Moyen Âge, voir D. Boquet, « Pour une généalogie de l'homosexualité masculine : le rameau de l'amitié chrétienne (Antiquité tardive – Moyen Âge) », dans B. Perreau (éd.), *Le Choix de l'homosexualité*, Paris, EPEL, 2006, à paraître.